

LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef
JULES LERMINA

BUREAUX
17, Rue Vivienne

LYON

Directeur
JULES FRANTZ

BUREAUX
32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Le *Refusé* commence aujourd'hui la première partie des *Drames de Lyon*:

LES JOURNÉES D'AVRIL

Par UN OUBLIÉ.

Nous publierons également dans notre prochain numéro une causerie de Denis Brack, sur l'horloge de Saint-Jean.

PARIS

Un incident grave vient d'émouvoir le monde intelligent. M. le docteur Grenier s'est vu retirer le titre qu'il avait conquis, sous ce prétexte que la thèse défendue par lui devant ses juges naturels était entachée d'athéisme et de matérialisme. M. le docteur Grenier a cru devoir demander à M. Dupanloup, évêque, des explications que ce prélat ne lui a pas ménagées; car il a répondu par une longue dissertation spiritualiste, qu'il m'est donné de lire *in extenso* ce matin.

— Vous êtes jeune, lui dit le saint homme, et vous abjurez vos erreurs. —

J'eusse été bien surpris de ne pas retrouver cette phrase et cette idée caractéristique dans l'homélie stéréotype de M. Dupanloup. En effet, des que vous vous trouvez en face d'un de ces conservateurs-bornes qui ne veulent ni comprendre, ni admettre que nos pères aient fait quelque chose le 14 juillet 1789, vous êtes certain d'entendre bien vite cette banalité: vous êtes jeune!

Souvent même, ils ajoutent, ces bornes de l'immobilisme: Nous avons été jeunes comme vous. Mais nous avons compris qu'il fallait dépouiller le jeune homme et reprendre les sottises du passé.

C'est en effet un grand vice aux yeux de beaucoup que d'être jeune, quand ce serait d'abord par cette simple raison qu'ils ne le sont plus, et qu'un amant trouve rarement jolie la maîtresse qui l'a quitté et qu'il rencontre au bras d'un autre. Mais, ce que ces vieux ne savent pas, c'est qu'il n'en est plus de la jeunesse d'aujourd'hui comme de la jeunesse de leur temps. Ceci va bien les étonner, et cependant rien n'est plus rigoureusement exact.

Jeunesse signifie pour eux entraînement irréflectif, imagination dévergondée, sang bouillonnant au cœur et au cerveau. Le cliché qui formule leur pensée est celui-ci: les *folies* de jeunesse. La jeunesse leur paraît une sorte d'accident physiologique qui détermine une certaine aliénation mentale, un excès de vitalité qui, comme tout excès, ne peut amener que de regrettables résultats. Ils ont encore inventé ceci: — l'âge mûr — C'est-à-dire, selon eux, l'âge où l'homme ayant subi la culture de l'expérience, les branchages luxuriants ayant été émondés par l'âge, ses boutures coupées avec soin, il ne pousse plus trop vite: un peu de désillusion a été greffée sur le tout, et l'homme est mûr. Oui, mûr à la façon des fruits qui tombent et qu'on ne peut manger, tant ils sont amollis et flétris.

M. Dupanloup, en sa qualité de prêtre, n'apercevant la jeunesse que du haut de sa chaire ou par-dessus la tête de ses élèves du séminaire, ou encore à travers le nuage rougeâtre qu'il se plaît à amonceler entre le présent et l'avenir, ignore absolument ce que sont les générations actuelles. Nous ne lui en faisons point un crime. L'ignorance est souvent une grâce d'état, et il serait trop inconvenant qu'un évêque pût croire à la probité ou à l'intelligence des fils de 89. Ce doivent être des *égares*. A quoi sans cela servirait le pasteur qui cherche les brebis?

Mais nous ne sommes point égarés, que M. Dupanloup le sache bien: nous connaissons parfaitement notre chemin. Nous avons la tête très-calmée et le cerveau très-froid. S'il nous plaît d'aller de tel côté et non de tel autre, c'est de propos délibéré et en toute connaissance de cause. Nous ne sommes même plus les romantiques de 1830. Pour les besoins actuels de notre cause, nous régions même la poésie. Car la poésie est encore une foi. Et nous n'admettons que la science, et surtout cette science suprême qui

ne doit rien à la révélation et qui a nom la justice.

Point ne nous est besoin de monter sur un arbre pour apercevoir, là-bas, là-bas, la lumière qui doit nous guider. Cette lumière, nous l'avons en nous et nous jugeons inutile d'aller la dérober aux étoiles. Comme l'a dit M. le docteur Grenier, les libres penseurs ne savent point être inconséquents.

Là-dessus, douces paroles de M. l'évêque, bien mielleuses, bien édulcorées, bénédictions qu'on ne sollicite pas, et rendez-vous *face à face avec l'éternité*! Hélas! ne manquez-vous pas vous-même au rendez-vous, pasteur, et dans votre for intérieur, êtes-vous bien sûr d'être exact?

Un seul reproche me touche dans la lettre pastorale de Mgr l'évêque, et ce, parce qu'il est juste:

— Quid donc parmi vous, nous dit-il, se dévoue à vingt-cinq ans, à vivre dans un hameau, pauvre, solitaire, calomnié, dans la société des indigents, des malades et des agonisants?

Seulement, il faudrait le modifier en ces termes:

— Qui donc de vous se sent assez d'énergie pour organiser une société de prêtres-laïques, allant dans les campagnes répandre la libre pensée et consoler, au nom de l'humanité, ces indigents et ces malades que vous consolez au nom du ciel?

La question ainsi posée contient en elle-même sa réponse: Mois de prison et milliers de francs d'amende. — Voilà pourquoi l'énergie nous manque.

Maintenant les mots *Liberté de pensée, émancipation des masses, progrès de la science*, paraissent à M. Dupanloup indignes d'un jeune homme sincère. Les grands mots sont des nuages.

Voyez, M. l'évêque, ce que vous pouvez dire. Nous est-il permis de répondre que votre *Trinité*, votre *Immaculée-Conception* sont des... indignes d'un homme sincère. Eh! voyez, notre imprimeur a déjà retranché un mot. Et il a bien fait, car vous pouvez outrager la libre pensée, et il nous est interdit d'outrager un culte reconnu....

Donc, la partie n'étant pas égale, nous nous réfugions dans le domaine de notre science, à nous, jusqu'au jour où nous pourrions entendre la grande voix qui fit frémir l'empire romain, chancelant sur sa base en criant: Les cieux s'en vont!

Laissez-nous notre science et ne nous demandez pas de guérir les souffreteux avec des *Ave*.

Jules LERMINA.

LYON

Nos prédicateurs de carême

La troupe de prédicateurs qui depuis quarante jours déclame de son mieux dans nos quarante églises les vieux *mystères* du carême, n'est pas contente, dit-on, de la presse lyonnaise. Celle-ci, en effet, semble avoir organisé contre ces premiers rôles cléricaux la conspiration du silence. Un *Progrès*, un *Salut public* même est excusable peut-être de négliger ces récitateurs sacrés et de leur préférer les interprètes de *Roméo* et *Juliette* ou de *Paul Forestier*; mais un *Courrier*, un *Echo*, une *Semaine* quelconque se rendre coupables d'indifférence en matière de prédication!.... *stupete gentes*!

Ah! si la grâce m'avait été faite de rédiger une de ces révérendes feuilles, comme je me serais complu à transporter mes lecteurs au milieu des solennités de ce saint temps!...

« L'orgue se tait, les chants s'interrompent... Entre la voûte et le parvis du temple apparaît un personnage au vêtement symbolique; sa face respire la gravité douce et sévère du Christ... C'est le ministre de la parole sacrée... La multitude est dans l'attente... »

Bientôt sur cette foule la parole sacrée aurait passé comme un souffle puissant, et la foule aurait pressenti, courbée par ce souffle, qu'il avait en les plier comme des épis dans la campagne... puis des soupirs... puis des sanglots étouffés... puis....

Ainsi me serais-je fait un devoir d'opérer, moi, rédacteur d'un *Courrier*, *Echo* et *C*; et, si je ne me

trompe, autant aurait valu cela que de badigeonner un scandale de première communion, d'imaginer une agonie de zouave pontifical ou de prédire l'extermination des *fils de Brutus* ou l'avènement d'un *monarque fort*, couronné de fleurs de lis!

Mais hélas! humble rédacteur du *Refusé*, je suis tenu en cette qualité de ne dire que la vérité pure. Chargé d'adresser, au nom de nos femmes et de nos enfants, le compliment d'adieu à nos honorables prédicateurs, je m'estime donc bienheureux de n'avoir pas battu, comme mes confrères, le pavé des salles de théâtre, bals et concerts, mais de pouvoir accomplir ma mission en racontant simplement ce que j'ai vu et entendu moi-même.

Au premier abord, rien de plus commun que le spectacle offert au yeux et aux oreilles par les prédicateurs ordinaires de Son Eminence Mgr de Bonald. Des voix graves ou criardes, fortes ou grêles, douces, aigres ou nazillardes, cela s'entend partout; des fronts étroits ou larges, perpendiculaires ou obliques, des yeux ronds ou taillés à angles aigus, des joues maigres ou charnues, des nez canus, aquilins ou retroussés, cela se voit partout. Cependant, j'ai rencontré un nez extraordinairement formidable, dans la chaire de l'église Saint-Paul, je crois.

Mais au sein de cette vulgaire variété, une étrange uniformité ne tarde pas à vous *empoigner*: c'est la fixité de tous ces yeux grands ouverts, c'est la pétrification de tous ces visages, c'est l'automatisme de tous ces membres: voici un long bras qui paraît lancer sans cesse l'antique javelot, voilà deux larges mains qui montent et descendent alternativement comme deux hachoirs; le plus souvent tout est immobile.

Pendant ce temps-là, peu à peu, le bruit de la voix qui d'abord blesse vos oreilles finit par vous arriver comme le son monotone d'une cloche: c'est un tintement creux, aigre ou filé, sourd ou étourdissant, murmurant comme une prière ou plaignant et désolé comme un glas funèbre... insensiblement on bâille, on s'assoupit, on s'endort....

Ici, à ma place, un grand esprit ne manquerait pas de raconter la grandeur et la décadence de l'éloquence religieuse; on la verrait naître avec les apôtres et s'avancer jusqu'à nos jours à travers les Pères et les moines du moyen-âge, à travers les évêques et les abbés du xviii^e et du xix^e siècle... et ces phases diverses apparaîtraient comme un reflet des phases elles-mêmes du christianisme....

Mais de telles élucubrations sont trop profondes pour moi! mes pèlerinages d'église en église, durant ce carême, ne m'ont conduit qu'à une seule remarque:

C'est que l'éloquence religieuse à Lyon... je ne puis parler que de Lyon... n'est plus qu'un machinisme très-simplifié... plus de sensibilité, plus d'imagination!.... point n'est besoin d'une vaste intelligence!...

Un seul appareil suffit aujourd'hui: LA MÉMOIRE!

J'ai vu fonctionner chacun de nos quarante... prédicateurs du Carême; qu'il soit jeune, vieux, ou entre deux âges, peu importe! — le phénomène est invariable. C'est un robinet qui s'ouvre: aussitôt s'échappe à flots pressés une eau plus ou moins trouble, charriant dans son cours tortueux des mots, des phrases, des images, des textes, des matériaux de toutes formes, de toutes couleurs...

Comment s'emplit ce réservoir?...

Vers l'âge de 25 ans, nos futurs Massillons ont achevé leur grand et petit séminaire; ils sont sacrés prêtres. A leurs condisciples les obscurs labeurs du sacerdoce! Pour eux, comme ils ont fait, selon l'époque, les meilleures versions, les meilleures amplifications, les meilleurs syllogismes, on leur dit ou ils se disent que Dieu les appelle à faire revivre les beaux jours de la chaire, à briller comme une lumière au haut d'un chandelier!

Alors des sociétés religieuses, jésuites, chartreux, dominicains, etc., les accaparent à l'évêque, les débarrassent des vils soucis de la vie matérielle, les animent de leur esprit... Voilà, dans sa cellule, notre futur *évangéliste*!... Il ne tarde pas à voir des peuples couchés à l'ombre de la mort! — Vers eux rampe cette hydre dont il doit écraser la tête... Vite, il faut s'armer!...

« A moi, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Mac-Carthy,

et vous, abbé Poule, père de Neuville! A moi, vous tous, héros de la foi! »

A l'un, il emprunte un exorde, à l'autre une péroraison; celui-là donne une tirade; les saints Pères ne sont point chiches; la Bible aime à prodiguer ses trésors! — On rassemble, on fond, on amalgame, on fourbit tout cela avec une ardeur infatigable... Au bout de quelque temps, on possède son armure!...

Cette armure se compose généralement de sept ou huit pièces, qui, naturellement, ont chacune un nom: c'est la Mort, le Jugement dernier, l'Enfer, le Péché originel, la Grâce surnaturelle, etc.

On le voit, l'armure est des plus neuves... Elle est surtout brillante! comme on l'a polie et repolée!... Aussi, chaque jour on se plaît à la revêtir, à l'essayer dans la cellule solitaire... on rêve les grands combats... on s'escrime contre les murailles... les yeux lancent des éclairs... le visage resplendit... on est sur le Thabor!...

Finissons sans métaphores.

Lorsque le futur missionnaire du diocèse sait *improviser* imperturbablement un certain nombre de sermons, il reçoit l'ordre de les colporter de paroisse en paroisse. Jeune et novice, persuadé que son meilleur sermon est celui qu'il sait le mieux, il le débitera intrépidement, de la même façon, quels que soient les lieux, les personnes, les circonstances; jamais il n'y manque un *iota*, un geste, un accent de voix!...

Devenu plus habile dans son métier, l'orateur sacré ne se préoccupe guère que de ses exordes, de ses péroraisons et de quelques passages saillants. — Le reste n'est qu'un remplissage diffus, une mise en scène pour arriver aux tirades à effet, aux *traits*!

Le vieux routier aime à bavarder à tort et à travers; souvent il bat la campagne; ce n'est que dans les occasions solennelles qu'il entreprend de réciter ses vieux sermons, parfois corrigés et augmentés.

Il en est qui se créent des spécialités, font les pensionnats, les militaires, etc., etc.

Plusieurs, doués d'une mémoire solide, de poumons vigoureux et d'une certaine fougue de gesticulation, acquièrent quelque renommée. Ceux-là, on se les dispute pour un Avent, un Carême, un mois de Marie. — Ils sont mieux rétribués, et reçoivent force petits cadeaux... Leur supériorité se constate par le produit des chaises.

En général, la carrière du moderne prédicateur aboutit à une cure de première classe ou à un canonicat. Alors, il dort ses douze heures, fait ses trois repas, dit ou ne dit pas son bréviaire... Puis, après de nombreuses années de douce quiétude, il s'endormira paisiblement dans les bras du Seigneur!

Requiescat in pace. Amen!

Denis BRACK.

LES FEMMES AVOCATES

Je vous donne ma parole d'honneur que, comme tous les cœurs bien nés, j'aime énormément la patrie qui m'a donné le jour.

Je n'éprouve, cependant, aucune honte à déclarer que si le destin ne m'avait forcé, en me faisant naître sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, à rester jusqu'à mon dernier soupir le modeste compatriote du célèbre polémiste Louis Veuillet et de l'illustre philanthropophage Gagne, je donnerais tout au monde, voire une poignée de main à M. Guilloutet, pour être Américain.

Je l'avoue sans rougir, je quitterais, sans avoir assez de regrets pour payer un excédent de bagages, le pays de M. Granier de Cassagnac et le M. Granier de Cassagnac du *Pays*, si cela m'était permis.

Mais cela n'est pas possible, il n'y faut point songer.

Quelle nation que l'Amérique!

Quels hommes que ces Américains!

Une des plus puissantes raisons de la profonde admiration que j'éprouve pour ce peuple indépendant et positif, c'est le mépris absolu qu'il professe pour tous les préjugés surannés dont notre pauvre France est encore infestée.

Mieux qu'aucun autre peuple et avant tous les autres, les Américains ont compris que la femme n'a pas été créée dans le but unique de faire mijoter sur un feu doux des fricandeaux à l'oseille: ils ont pensé que Dieu ne l'avait pas tirée des côtes d'Adam pour lui confier la mission exclusive de recoudre des boutons aux chemises de son mari, — qui ne portait, d'ailleurs, que des feuilles de figuier, sans boutons, — et

ils ont ouvert à la femme des horizons demeurés inconnus à nos frivoles Parisiennes.

Un exemple entre mille.
Ce n'est pas le plus concluant mais c'est le dernier en date.

J'ai lu, ces jours derniers, dans le *Grave Constitutionnel* :
« Le Sénat de l'Iowa (Etats-Unis) vient de passer une loi qui ouvre un nouveau champ à l'ambition du beau sexe. Elle dispose que : — Toute personne âgée de vingt et un ans, habitant l'Etat, et qui justifiera auprès d'une cour de district d'une instruction suffisante et d'une moralité convenable, sera admise à exercer comme avocat dans toutes les cours du ressort. »

Avant de voter cette loi qui permet aux femmes d'aspirer au titre « d'avocat », MM. les sénateurs de l'Iowa se sont, sans nul doute, réunis pour délibérer. Et le promoteur de ce projet a bien certainement pris la parole en ces termes :

« MESSIEURS LES SÉNATEURS.
« Mes cheveux blancs, ma profonde connaissance du cœur humain, mon remarquable esprit d'observation et, avant toutes choses, quarante-sept années de mariage m'ont démontré d'une façon péremptoire et indiscutable que les femmes sont des bavardes incorrigibles ; elles dépensent, chaque jour, une somme incalculable de paroles biscuitées qui sont perdues pour tout le monde quand elles ne deviennent pas la source épuisante de toutes sortes de dissensions, il convient donc, dans l'intérêt de la société en général et des femmes en particulier, de trouver un emploi productif et avantageux à ce stock inutile de paroles surflues. »

« Le moyen est bien simple, *indeed*, Messieurs ; il s'agit tout bonnement de donner à cette propension naturelle au verbiage que nous reprochons à nos ladies, une direction intelligente. »

« Permettons à nos compagnes de se faire les défenseurs du veuf et de l'orphelin, et cette loquacité que nous leur imputons à mal deviendra chez elles une grande et honorable qualité. *All-right!* »

N'est-ce pas que c'est assez sagement raisonné et qu'ils ne sont vraiment pas bêtes, ces Yankees ?

J'ai la conviction intime, mais douloureuse, que si l'on soumettait ici un semblable projet de loi au Corps législatif, nos députés s'empresseraient de passer à l'ordre du jour avec un enthousiasme à nul autre pareil, tandis que la France en finirait à se tenir les côtes du Nord.

— Les femmes avocates ! Quelle folie ! dirait-on dans les palais et dans les chaumières.

Eh ! mon Dieu, qui ? Les femmes avocates ! Et pourquoi pas, si vous plaît ?

Je sais bien que Monseigneur Dupanloup, qui a déjà écrit sous les noms que l'Instruction de la femme engendre sa perversion, écrivait plus fort que jadis s'il comptait des avocates au nombre de ses ouailles, mais il me semble que l'on aurait bien tort de s'abstenir, pour cela, d'examiner une proposition aussi progressiste et, pour ma part, j'ajoute en toute humilité que je ne vois pas comment une honnête femme se pervertirait en apprenant que l'assassinat est puni de mort conformément aux dispositions de l'article 302 du code pénal, en même temps qu'il est réprimé par les commandements de Dieu.

Nous sommes malheureusement dans un monde où les plus belles choses ont un pire destin et je ne sais ce qu'il adviendra de la récente résolution de MM. les sénateurs de l'Iowa, mais je fais les vœux les plus sincères pour que les jeunes Américaines assiegent en foule l'école de droit.

C'est à elles qu'il appartiendra de donner à l'ancien monde ce remarquable exemple de « l'application du bavardage à la défense de l'infortune et de la vertu persécutée. »

Peut-être un jour viendra-t-il où les Parisiennes, à leur tour, voudront prendre leurs inscriptions.

Je déclare énergiquement que je n'y vois aucun danger.

Quand les habitués de la Chaumière auront abandonné les divans du *Mazarin* ou de la brasserie de *La Source* pour les bancs de l'école, si leur perversion fait un pas, ce sera évidemment en arrière.

La seule chose que je redoute pour les femmes avocates, c'est le moment où elles deviendront mères !

Il s'écoulera bien du temps avant que l'on puisse enlever, sans sourcil, des conclusions posées de la sorte !

Plaise à M. le président remettre la cause à quinzaine ; intéressé G., défenseur de l'accusé, ayant relevé ce matin les premiers symptômes de la maternité.

JULIUS PELDÉ.

LETTRE LONDONNIENNE

(N° 2).

London, 4 Avril 1868.

Oxford for ever !

Il y a, vous le savez, mon cher Frantz, des mots qui ne disent rien du tout ; il y en a que le Corps législatif ne paraphraserait pas en dix séances. Le peuple anglais en possède un dont il joue souvent, avec variations, et qui le peint de la tête aux pieds, du cœur à la harpe, de l'esprit à la peau. Ce mot, ce peuple qui des rapports de ménages, l'un est le Sosie, la photographie de l'autre ; qui entend le premier, voit le second, qui voit le second, devine le premier. Le mot est *strong* (prononcez *strogue*), et signifie solide, fort, puissant.

L'Anglais est *strong* dans sa personne, dans son allure, dans ses habitudes, dans le rouet-beat de son drapeau, dans ses soutiens à triple semelle ; il est *strong* dans ses plaisirs, il doit l'être dans ses amours. Il me

semble voir John Bull poussant les beaux sentiments aux pieds d'une rousse insulaire avec le soupir *strong* d'une locomotive en mal de kilomètres.

Je vous écris à plume levée, au retour d'une fête dont je veux vous dire quelques mots.

Aujourd'hui, sur la Tamise, il y avait une lutte entre deux canots portant l'un les couleurs de l'Université d'Oxford, l'autre, celles de Cambridge. Cambridge a perdu de six longueurs : *Oxford for ever!*

On en parlait depuis quinze jours ; on en parlera pendant six mois. Ce matin, toutes affaires cessantes, Londres se rua tout entière vers l'endroit où devait avoir lieu la régate. Nous ne nous faisons pas idée en France d'une foule semblable : jusqu'à Putney, la route disparaissait littéralement sous une fourmilière de curieux : piétons bariolés, cabes agiles, calèches bourrées de miss, de ladies, de babies, toutes chevelures dehors ; tout cela marchant, trottant, courant comme une chaîne aux cent mille fils à travers une trame de policemen qui, d'un geste, arrêtaient ces flots humains avec autant d'autorité que le *quos ego*. Tout ce monde-là était embaumé bleu Oxford et bleu Cambridge ; l'un foncé, l'autre pâle. Il y avait des coardes et des rubans aux boutonnières, aux voitures, au front des chevaux ; à la coiffure des femmes, aux fouets des cochers et jusqu'au cou des chiens. Je soupçonne qu'un brusque coup de vent aurait montré bien d'autres rubans bleus que l'amour est curieux de dégraffer... mais eh !... mûre en soie, la bonnetterie anglaise repousse l'image shocking.

Rappelez-vous qu'il s'agissait tout simplement d'une course de vingt minutes entre deux canots. Ne perdez pas de vue, si vous plaît, ces deux canots, afin de bien saisir le rapport qui existe entre la valeur et l'appareil de la fête.

Il y a deux heures, il y avait six ou huit cent mille personnes sur les bords de la Tamise, et la nuit au moins avaient payé deux sous pour passer un pont suspendu ou vingt, ou trente mille Anglais, improvisés acrobates, s'étaient juchés en une grappe immense passant d'un bord à l'autre en touchant le tablier par le milieu. Si le pont s'était rompu... c'est effrayant à penser. — Heureusement, le pont anglais est quelque chose d'essentiellement *strong*.

A onze heures et demie, la marée étant haute, les canots partirent, suivis par vingt et un bateaux à vapeur, chargés de juges et de parieurs.

Voilà l'Anglais ; il brüte cinq cents kilos de charbon pour voir laquelle de deux yoles montée par huit hommes, arrivera avant l'autre.

Et cependant, — je le dis avec orgueil, — en canotage, les Anglais nous sont de beaucoup inférieurs : le coup d'aviron de la perle Albion est majestueux, esclavagiste de la tradition et solennel comme une perruque de président à mortier ; il est *strong* enfin, — mais il manque de cette aisance, de ce laisser-aller furibond, de cette furia enthousiaste qui distingue essentiellement le nôtre.

Je vous quitte, car pour aujourd'hui, j'ai une indigestion de solidité, de matériel, de masse et je ne suis pas encore bien fait au régime du *strong*.

Bien à vous,

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LES LIVRES

La librairie de M. Lévy nous offre cette quinzaine une ample moisson de nouveautés, encore ne parlerons-nous que des plus importantes : — force nous est de nous borner — et ne donnerons nous — à chacune d'elles qu'un nombre de lignes bien insuffisant.

C'est d'abord un livre de l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui veut sans doute nous faire attendre son *Saint Paul* avec plus de patience. *Les Questions contemporaines* sont un recueil d'articles publiés à diverses époques dans des revues périodiques, et que, suivant un usage anglais qui tente de plus en plus à se franciser, l'auteur a remis en volume.

Il y a notamment dans ce volume deux articles fort remarquables sur les études savantes en Allemagne et le jugement que les Allemands portent sur notre instruction publique. Le tout à propos d'un livre de M. Hahn, qui a fait quelque bruit de l'autre côté du Rhin. Un article sur les *Mémoires de M. Guizot*, dont, par parenthèse, le tome huitième vient de paraître ; d'intéressantes notices sur trois professeurs du Collège de France : Ramus, Quatremaire et M. Burnouf, toute la polémique relative à la chaire d'hébreu, enfin un article curieux sur l'état des esprits en 1849, d'où je détache cette remarque curieuse : « Si l'on en bien pénétré, on ne peut pas dire que les révolutions ont été favorables au travail de l'esprit. » Cette pensée me semble fort juste ; en effet l'état habituel à Athènes, c'était ce que nous appelons la terreur ; la Renaissance ne fut qu'une longue révolution et en aucun temps l'esprit humain n'a montré une plus grande activité que durant ces deux périodes.

Je finis par où j'aurais dû commencer en faisant le bilan de ce volume, par la préface, où les hautes questions que soulève le livre sont éloquentement résumées.

Vient ensuite le *Voyage en Egypte et en Nubie* de J.-J. Ampère. L'éminent auteur de l'*Histoire romaine à Rome* avait été maintes fois témoin de cet inconnu, parti pris qui faisait dénier à Champollion la découverte qui a immortalisé son nom : telle fut l'origine de son voyage. Après avoir lu les livres relatifs à cette science, il partit pour l'Egypte qu'il visita en savant et en artiste, et il en rapporta le voyage intéressant et instructif à la fois sur le pays-fleuve, comme il appelle si justement l'Egypte.

Le troisième ouvrage, écrit par la même librairie, est un très-intéressant volume de la collection des œuvres complètes de Henri Heine. Il contient une longue et curieuse étude sur Louis Boerne, où je remarque cette phrase du démocrate allemand à propos de Napoléon 1^{er} :

« Vous pouvez laisser là-haut sa statue ; il suffirait d'y placer cette inscription : 18 brumaire, et la colonne Vendôme serait devenue à bon droit pour lui le poteau d'infamie. » Un voyage en Pologne, un éreintement à fond de train de Menzel, un article savant sur Louis Moreus, un hébraïsant célèbre de l'Allemagne, enfin une très-satirique étude sur M. Victor Cousin, tel est le bilan de ce très-amusant volume, digne en tout point de la plume qui écrivait *Latée* et les *Reiselder*.

Je signale en terminant un remarquable volume de M. Alfred Assollant, *les Droits de la femme*, sur lequel j'aurai à revenir.

E.-A. SPOLL.

M. Henri de Parville vient de faire paraître sa septième année des *Causeries scientifiques*, charmant volume illustré de nombreuses gravures. Cette intéressante publication commence, par ce volume, une seconde série ; vu l'augmentation du texte nécessaire par l'exposition universelle, que l'auteur traite en détail, ce volume paraît plus tard cette année.

LES BOULEVARDS

LONGCHAMPS

La course des couleurs.

Aujourd'hui vendredi saint, à eu lieu à Longchamps la course annuelle des couleurs. Depuis fort longtemps nos coquettes, grandes et petites, attendaient avec impatience cette réunion printanière. Aussi, dès une heure du matin, tout ce que Paris compte de femmes habillées étaient échelonnées, les unes dans l'avenue des Champs-Élysées, les autres dans l'avenue de l'Impératrice, d'autres enfin, plus curieuses, avaient envahi le Bois de Boulogne en entier.

On savait que toutes les couleurs possibles étaient engagées, aussi la surprise fut grande, quand à deux heures, huit seulement se présentèrent au pesage. Les voici par l'ordre qu'elles occupaient dans la confiance publique :

Bleu, monté par Réverie,
Vert, monté par Eschior,
Violet, monté par Puissance,
Gris, monté par Tristesse,
Rose, monté par Gaïel,
Blanc, monté par Innocence,
Noir, monté par Dutil,
Jaune, monté par Ridicule.

De nombreux paris furent engagés sur les cinq premières couleurs, *Blanc* avait encore quelques partisans, *Noir* n'en avait guère, *Jaune* n'en avait pas du tout.

Le galop d'essai ne changea rien aux prévisions générales, et à deux heures et demie les huit couleurs se rangèrent. Après un faux départ occasionné par *Jaune* qui s'obstinait à ne pas partir, les huit couleurs s'élancèrent ensemble.

Au premier tournant, *Bleu* et *Gris* prirent la tête, suivis de près par *Violet*, *Jaune*, *Blanc* et *Rose*, les deux autres à une longueur derrière. Cet ordre se maintint jusqu'à la muraille que *Bleu* et *Gris* franchirent ensemble, *Violet* fit une faute assez grave qui le plaça momentanément dernier. En passant devant les tribunes, *Blanc* fit un effort, prit la tête et parut vouloir mener la course.

Il devint alors évident que cette couleur allait faire le jeu pour *Rose*, son compagnon, qui appartenait au même propriétaire, les partisans de *Gris*, *Vert* et *Bleu* firent alors sur *Rose* des paris à l'extrême. — A la banque irlandaise, *Noir* tomba si malheureusement que son jockey *Deuil* ne put se relever, *Jaune* refusa de sauter trois fois de suite et fut ramené au pesage.

Des lors la course se précisa. *Blanc* menait toujours bon train, avec trois longueurs d'avance, *Vert*, *Bleu*, *Gris* et *Rose* suivaient en groupe, *Violet* se rapprochait sensiblement. A la cascade, les cinq couleurs étaient ensemble et *Blanc* donnait déjà quelques signes d'inquiétude.

Après la rivière, qui fut bien sautée, *Rose* lâcha prise et *Blanc* faiblit sensiblement. Cinquante mètres plus loin, les deux couleurs étaient battues.

Vert, *Gris*, *Bleu* et *Violet* sautèrent ensemble la dernière haie, puis la lutte définitive s'engagea dans la ligne droite. Tout à coup *Violet* se détacha d'une façon remarquable et arriva premier, sans avoir été rejoint. *Vert* était second à une longueur, *Gris* et *Bleu* ne purent se dépasser l'un et l'autre, ils arrivèrent *deat-heat* pour la troisième place.

Devant un résultat aussi clair, en présence d'une course menée de cette façon, nous aimons peu discuter les probabilités. Pourtant, nous avons entendu des *sportmen* d'élite prétendre que si *Vert*, au lieu de s'attacher à *Bleu* comme au concurrent le plus sérieux, avait inquiété *Jaune*, surveillé *Violet*, le résultat n'eût pas été le même.

Pour nous, il est certain que *Violet*, avec la perforation dont il jouissait, était toujours capable de se détacher, en temps utile, sur le plat, et de donner son effort à trois cents mètres du but.

Fantaisie présidant au pesage :

La Mûle donnait le signal du départ ; *Coquetterie* et *Bon Gout* étaient jugés à l'arrivée.

Bêtes et Gens.

En attendant l'ouverture de l'exposition des Beaux-Arts au palais de l'Industrie, on a mis des chevaux à dédaler. Mes bons amis c'est infect. J'y suis allé l'autre jour et l'on m'a pris cinq francs. Moi qui écopais bêtement que l'on allait me payer pour me montrer ça. Figurez-vous l'enceinte sablée, cinq ou six mètres autour d'une table, un cheval qui marche, trotte, galoppe et fait semblant de sauter une haie, voilà tout ce que l'on m'a montré, total : cinq francs.

J'ai bien vite couru vers le buffet, espérant me rattraper sur la nourriture. Bah ! j'ai mangé un jambon centenaire et bu un *demi-pale-ale* de Batignolles, total : cinq francs. C'est un prix fait comme pour les petits pâtés, dans cette boîte-là tout est coté cinq francs. Un monsieur obligeant m'a fourni une brochure sous le bras et m'a demandé vingt sous. Comme il paraissait disposé à me flanquer une tripotée si je ne prenais pas sa brochure, je lui ai donné vingt sous et j'ai couru aux écuries

pour examiner les chevaux. Au bout de cinq minutes, j'étais en contemplation devant un jument bai-brun, quand un cocher mal peigné s'est heurté contre moi et m'a appelé *Gringale*. C'était trop, je suis sorti moitié content, ayant dépensé onze francs et emportant un volume qui ne vaut pas deux sous et une épithète qui ne vaut rien du tout.

Les plus exposés, ce sont encore les visiteurs.
Emile LAMBRY.

Nous présentons à nos lecteurs un nouveau collaborateur, E. Trill, ancien rédacteur en chef de la *Jeune Auvergne* et de la *Mouche Clermontoise*, de piquante mémoire.

SCHLAGUE

Encore le Denier

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Je pars de ce proverbe, qui n'est pas un axiome, pour vous dire qu'un Américain, plus riche que celui qui écrit ces lignes, il faut croire, vient de donner au pape un porte-monnaie contenant :

CINQ MILLIONS !

Quand on pense que ce Yankee est protestant, il y a là quelque chose qui me paraît plus fort que... la diglaine de La Pommeraye.

Si j'avais voix au grand chapitre, je ferais circuler immédiatement dans toutes les rues et les cours d'Europe une adresse ainsi conçue :

Siro,

Non....

Saint-Père,

Vous venez de recevoir d'un folliculaire protestant une gratification de CINQ MILLIONS destinée à regratter le Saint-Siège !

Vous avez accepté, et vous n'avez songé ni à Luther, ni à Calvin et à leur maudite secte.

Au nom de toute la chrétienté, au nom de vos ancêtres qui auront le droit de vous dire : *Dieu IX. qu'as-tu fait de notre siège?* nous venons vous supplier de repousser avec indignation l'apôtre d'un homme que la sainte cause a justement frappée, et qui n'a pas place dans notre sein.

Il y va de la dignité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Des catholiques sincères.

Je ne sais si la présente protestation se couvrira de signatures, mais, pour ma part, je proteste énergiquement.

Quand un chrétien — qui ne l'est pas — a le bonheur insolent de posséder un Pactole de cette trempe, une chose me surprend étonnamment, c'est qu'on ne l'ait pas encore assassiné... pour le dévaliser.

Et ce qui me met hors de mon centre de gravité, surtout, c'est qu'il en fasse un semblable usage. Si cela n'empêchait personne de dormir, je voudrais bien savoir si ce habab est franc-maçon ou non — histoire de m'instruire.

Il est vrai qu'il y a plus de joie au ciel pour un mécréant qui se convertit que pour dix justes qui persévèrent dans la bonne voie, mais il ne me paraît pas que celui-ci ait rien saisi au préalable, ce qui fait que son endoit je conserve toujours ma manière de voir.

Nécessairement le Saint-Père, pour reconnaître tant de générosité, a dû faire remise au susdit d'un chargement d'indulgences... et de péchés.

Or, que diable voulez-vous que le pauvre homme fasse de tout cela ? En conscience, pour lui qui n'a pas la même croyance, c'est nécessairement de la fausse monnaie !

Je suis même certain qu'il doit se repentir, à l'heure qu'il est, de ce qu'il a fait.

Payer des remords cinq millions ! me semble la pire de toutes les extravagances.

On voit bien que ce monsieur n'a pas le goût artiste.

Voyez la Patti ! elle entend bigrement mieux l'économie domestique, et sa touchante et récente élegie des « cinquante sous » prouve péremptoirement, à mon avis, que la perfection du corps ne déteint pas toujours sur la bonté du cœur.

Que voulez-vous, les temps sont durs ; il faut se mettre du pain sur la planche... quand la bise sera venue. On ne gagne que mille francs par soirée à la sugar de son... gosier.

Mlle Thérèse, au moins, a été plus indulgente, elle n'a rien donné du tout !

Dame ! écoutez donc, quand on joue les « étoiles », on doit y regarder à deux fois avant de faire un trou à la lune ! Et je me suis toujours laissé dire que la voix de cette dernière était aussi *lunatique*... que toi...

E. TRILL.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Je ne suis pas content du *Refusé* : je réclame une augmentation de format. — Toujours abondance de matières... Il faut alors élaguer, écourter, supprimer... et mes pauvres coupures sont, à leur tour, coupées. Il n'y a pas de semaines qu'il ne me reste des citations sur la planche. Tenez, en voici deux qui fâchent demandent qu'à passer depuis 15 jours.

Le soldat français fera toujours rire... en France. Écoutez cette leçon d'histoire :

DEMANER dictant : « Après la bataille de Leipzig, l'armée française se trouvait à deux doigts de sa perte, etc. etc. »

FUSILLER dictant : « Combien de doigts de sa perte se trouvait l'armée française, après la bataille de Leipzig ? »

PROUT vivement intimidé : « Mais, *charent*, comme qui dirait à trois doigts approximativement. »

DUMAXER. Que vous lerez trois jours de coignée, pour ne pas savoir votre histoire et reconnaître les poines et les bontés de vos supérieurs. — Et vous, fusiller l'italien ?

THEATRES

Paris.

A l'Odeon grand succès avec le *Roi Lear* de M. Jules Lacroix. — Trois actes superbes, un dénouement un peu long, mais une dernière scène splendide. Beauvallet a remporté une des plus grandes victoires de sa carrière artistique. Quant à Taillade, dans le rôle épisodique d'un fou, il a fait preuve également d'un bien grand talent. Je dirai peu de chose de Mlle Agar, dont le jeu ne m'est pas sympathique et qui fait de bien grands efforts pour produire peu d'effet. — Pour Mme Bernhard, elle a été très-bien inspirée et très touchante dans le personnage de Cordelia; nous attendons cette jeune artiste à une prochaine création.

Nos *Ancêtres*, à la Porte Saint-Martin, sont un succès d'estime et une demi-révolte de M. Ampère Roland. Cette pièce, bien écrite, mais ennuyeuse, est un anachronisme, elle devrait dater de 1829. De plus, on n'y respire pas ces convictions ardentes qui se faisaient jour alors dans toutes les œuvres de l'esprit.

Un incident comique a failli causer la chute de l'ouvrage: c'est un vénérable prêtre qui vient à toute minute bénir et sermonner les personnages; à la fin, le public s'est impatienté de ce bémol et l'a quelque peu chuté. Le plus malheureux, c'est que ce rôle étant intimement lié à l'action, il devient très-difficile de le supprimer, même partiellement.

Décidément Nos *Ancêtres* ne sont pas encore la pièce de résistance qu'il faut à la Porte Saint-Martin. Attendons.

E.-A. SPOLL.

Lyon.

Grand-Théâtre. — *Roméo et Juliette*, opéra en cinq actes, paroles de M. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod.

Mardi passé a eu lieu la deuxième représentation de *Roméo et Juliette*, le nouvel opéra de Gounod. L'immense salle du Grand-Théâtre était presque aussi garnie qu'à la première.

Cette fois, me disais-je avant le lever du rideau, il est impossible que le drame du grand poète anglais n'ait pas inspiré un livret ayant enfin quelque valeur réelle. Hélas!... Qu'est devenu, entre les mains profanes des librettistes, la touchante et tendre élégie de la douce Juliette et de son beau Roméo.

Faut-il donc renoncer à unir une œuvre de littérature à une œuvre de musique, sans que la première soit morcelée, tronquée ou, ce qui est pis encore, arrangée.

On me dira, je le sais, qu'un compositeur, surtout quand il a du talent, ne s'inquiète jamais si les paroles qu'on lui présente ont des parements sacrés; ce qu'il demande, ce sont des romances d'une facture déterminée par lui; ce sont des couplets hachés menus et d'un nombre voulu de pieds... Il les lui faut, on les lui fait et tous les poètes passés, présents ou futurs devront se briser ou s'incliner bien bas devant le caprice de son impériale inspiration.

Aussi bien, j'aime mieux ne m'occuper exclusivement que de la partition, et ne pas vous raconter ce qu'il en a dû faire MM. Barbier et Carré du chef-d'œuvre des chefs d'œuvre de Shakespeare.

Et d'abord, je tiens à déclarer que je n'ai nullement la prétention de formuler ici un jugement sans appel. Ce n'est pas après deux auditions qu'il est permis de connaître, sous toutes ses faces, cinq actes de musique savante, surtout quand cette musique est signée Gounod.

La manière de ce compositeur est essentiellement nouvelle, et pour l'apprécier à sa valeur il faut un peu se familiariser, vivre avec elle, s'habituer à l'entendre, il faut, en un mot, apprendre à l'écouter.

C'est ce qui explique l'accueil un peu froid qui a été fait au nouvel opéra.

Non pas que je veuille tirer que *Roméo et Juliette* soit une œuvre parfaite. Loin de là et j'ai, au contraire, à ce sujet plusieurs restrictions.

Cette fois encore les fabricants refuseront impitoyablement.

Exaspérés par ce refus et cette inhumanité, les ouvriers se firent cependant, espérant ramener par leur nouvelle conduite, ceux qui les faisaient travailler, à des sentiments meilleurs et plus honnêtes.

Mais ils se trompaient.

Les fabricants ne comprirent pas ce que leur honneur leur prescrivait.

L'autorité elle-même refusa de prendre un rôle conciliateur, le seul rôle qui pouvait lui convenir.

Au contraire, elle prit des mesures détestables pour les travailleurs.

Les fortresses qui dominaient Lyon furent approvisionnées, garnies de canons, et de nombreuses troupes furent appelées.

C'est alors que l'idée d'une république pénétra dans les masses populaires, et cet état de choses dura jusqu'au commencement de 1834, époque à laquelle la plupart des journaux lyonnais, ceux-là même qui ne s'étaient occupés que des affaires industrielles, se déclarèrent formellement dans ce conflit pour les ouvriers contre les fabricants.

Selon ces journaux, l'établissement du régime républicain était le seul moyen d'améliorer la condition des travailleurs.

Des brochures destinées à faire faire de rapides progrès à cette idée furent distribuées en grand nombre à Lyon et vendues par des crieurs publics.

Sur des ordres venus du ministère, l'autorité fit défendre la vente de ces brochures dans les rues, et même quelques-uns des distributeurs furent arrêtés.

Ceci se passait au mois de janvier 1834.

Le mois suivant, la loi sur la profession de crieur public, qui mettait cette industrie entre les mains de la police, fut votée par les Chambres.

L'irritation des ouvriers fut alors au comble.

Désespérés, ils adoptèrent une résolution énergique: ils désertèrent les ateliers.

Ces agitations sourdes, et qui allaient toujours en augmentant, éclatèrent enfin et dégénérèrent en insurrection.

C'est fait le procès des mutualistes qui en donna le signal.

Pendant trois jours, c'est-à-dire pendant toute la

journée des 5, 6 et 7 avril, le peuple se rendit devant le Palais-de-Justice en nombre imposant ou sillonna les rues de la ville, mais toutefois sans faire de manifestations trop hostiles.

Le 8 avril, les mutualistes et les comités des diverses associations étaient en permanence.

L'autorité, de son côté, avait pris des mesures sévères et affectait une attitude menaçante.

Cependant la journée s'écoula encore, sans que rien vint troubler la paix publique.

Seulement l'enterrement d'un chef de mutualistes donna lieu à une grande manifestation.

Huit mille ouvriers suivirent respectueusement le corps.

Des discours furent prononcés dans le cimetière et on fit une collecte au profit des blessés de novembre.

Mais la journée fatale fut la journée du 9 avril.

Dès le matin, la plus grande fermentation régnait dans la ville.

Toute l'armée était sous les armes, et une police nombreuse, renforcée par des piquets de dragons, gardait les issues du Palais-de-Justice.

Quand les ouvriers apprirent les mesures que l'on prenait contre eux, ils se rassemblèrent, se formèrent en colonne et vinrent prendre position en face des troupes, sur le quai Humbert et la place de Roanne.

Dans la journée, des proclamations furent apposées dans la ville et lues par des ouvriers aux curieux.

Enfin, à onze heures, une colonne de dragons déboucha par Bellecour.

— Vivent les dragons! cria aussitôt la foule.

Mais tout à coup, sur la place Saint-Jean, après une altercation entre le peuple et un autre piquet de dragons, trois décharges successives vinrent éclaircir les rangs des ouvriers.

Ce fut une panique générale.

— Aux armes! cria le peuple avec rage, aux armes! on égorge nos frères!

Mais ayant de prendre la lourde responsabilité d'une guerre civile, les ouvriers font un appel aux soldats.

Nous sommes Français comme vous, leur dirent-ils, nous sommes vos frères; notre cause est la vôtre: soyez avec nous.

Mais, pour toute réponse, les soldats font feu sur eux et les forcent à fuir.

constaté le succès de Mlle Meunier qui arrive au cinquième acte, le plus riche au point de vue mélodique.

A partir de ce moment, si je voulais détailler cet acte il me faudrait tout citer:

La répétition de la sourdine du tableau précédent.

L'entrée de Roméo.

Le réveil de Juliette et le duo qui suit.

Puis, cette admirable phrase du quatrième acte qui revient comme une réminiscence sur les lèvres mourantes de Roméo:

Non!... ce n'est pas le jour!... ce n'est pas l'alouette.

Enfin le rideau tombe sur un cri suprême poussé par les deux amants.

Seigneur! Seigneur! pardonnez-nous.

Et ils meurent.

L'opéra a été monté avec soin par M. D'Herblay, Mlle Meillet, Mlle Douan, MM. Delabranche, Mérie et Juillia ont travaillé consciencieusement leurs rôles.

Les chœurs ne sont pas assez nombreux.

En somme, si *Roméo* n'est pas un succès, ce n'est pas non plus une chute, car il s'y trouve des beautés de premier ordre.

JULES FRANTZ.

L'abondance des matières nous force à supprimer le compte-rendu du *Secret de Jeanne*, la nouvelle comédie de notre ami et collaborateur Victor Chauvet.

Constatois toujours un succès de bon aloi.

Le deuxième article de M. Tony Révillon, *Lyon en 1848*, nous étant arrivé trop tard, nous sommes obligés de le renvoyer à samedi prochain.

Nous informons nos lecteurs que le numéro-parodie du *Courrier de Lyon*, que nous donnons aujourd'hui, n'est que le commencement d'une série, et que le *Refusé* publiera successivement la silhouette-charge de tous les journaux de notre ville: *Le Salut public*, *le Progrès*, *le Guignol*, *la Revue du Lyonnais* et la *Gazette médicale*.

Le *Refusé* se propose d'esquisser ensuite les grands organes de Paris: *Le Moniteur*, *l'Univers*, *la Liberté*, *le Figaro*, *la Patrie*, etc.

Pour avoir les feuillets du *Courrier de Lyon*, dans leur position respective, il suffit simplement de plier notre quatrième page en quatre parties égales.

La ville de Marseille donnera lundi et mardi prochains des fêtes de bienfaisance, dont le produit sera employé en distributions de secours aux indigents et à la fondation d'œuvres philanthropiques.

VIENT DE PARAITRE

A Paris, chez E. DENTU, Galerie d'Orléans (Palais-Royal).

A Lyon, Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

TONY RÉVILLON

Un beau volume. — Prix: 2 francs (franco).

L'édition illustrée du *Courrier de Lyon*, qui est en vente au bureau des journaux, rue Tupin, est la seule donnant le texte exact de ce grand drame judiciaire.

L'ouvrage complet se vend 75 c. (franco).

Le Propriétaire-Gérant: J.-N. CLERGÉ.

LYON. — IMP. D'AMÉ VINGT-UN, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

C'est alors que des barricades commencèrent à s'élever dans la ville et que l'insurrection éclata.

Sur le quai Villerot, une quinzaine d'ouvriers arrêtèrent des voitures et des charrettes qui leur tombèrent sous la main et formèrent une barricade, où ils se fortifièrent, résolus à vendre chèrement leur vie.

Une autre barricade fut élevée, en même temps, vers la Martinière.

Puis, les ouvriers mitrillés et qui n'avaient pas d'armes, s'écritèrent:

— Aux pavés et aux loits!

Et ils se firent ouvrir les portes de plusieurs maisons, sur les toits desquelles ils prirent position avec des pavés.

Raconterons-nous en détail cet horrible massacre?

Disons-nous de quel côté fut le bon droit?

A quoi bon? Ces événements aujourd'hui appartiennent à l'histoire, comme les hommes qui les accomplirent, et l'impartiale histoire les jugera.

Mais ce que l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, c'est que l'humanité du peuple dans ces tristes journées fut admirable.

Par lui toutes les propriétés furent religieusement respectées, et on ne le vit pas trapper ses mains dans le sang des hommes sans défense et des ennemis vaincus.

Partout où il était maître la circulation fut maintenue et les passants protégés.

Tandis que l'armée se déshonorait par ses excès et ses cruautés.

Des femmes, des enfants, des vieillards inoffensifs et défilés tombèrent sous les coups de ces furieux.

Des maisons entières furent détruites sans pitié.

D'autres incendiées, sacrées, anéanties.

Si les insurgés faisaient des prisonniers, ils se contentaient de les désarmer et les renvoyaient, après avoir lâché de les apaiser et de les gagner par des paroles de sympathie et d'amour.

Les soldats, au contraire, ne faisaient pas de quartier et on les vit se repaître de l'agonie de ceux qu'ils venaient de fuir impitoyablement, et rire des dernières convulsions de la mort.

(La suite au prochain numéro.)

FEUILLETON DU REFUSÉ

No 18.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

INTRODUCTION.

Nous avons cru qu'il ne serait pas inutile, avant de poursuivre notre récit, de faire en quelques mots l'histoire de notre première partie.

D'ailleurs, les principaux personnages que nous avonsvus figurer dans le prologue, Gauthier, Cormeau et Louise, devant se retrouver en face au milieu des agitations de novembre et d'avril, nous ne pouvions, pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous dispenser de rappeler ces intéressants événements.

Depuis longtemps deux classes rivales existaient à Lyon.

La première, de beaucoup la plus forte en apparence et certainement la plus riche, était composée des fabricants.

Les ouvriers tisseurs — les caputs, comme on les appelait alors — pauvres gens laborieux, travaillant beaucoup, gagnant à peine ce que leurs besoins réclamaient, faisaient partie de la seconde.

Entre les ouvriers, qui voulaient obtenir un salaire plus élevé, et les fabricants, qui voulaient maintenir les prix, l'entente bientôt n'avait plus été possible.

Chaque jour augmentait l'animosité.

Au mois de novembre 1831, les ouvriers demandèrent de nouveau que le tarif des jasons fût élevé afin qu'ils pussent du moins vivre en travaillant.

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...
Le pèlerin, car c'était lui, était en...

Le Courrier de Lyon.

CHRONIQUE LOCALE.
La rue Navet, qui vient d'être dotée d'un égoût collecteur, est en ce moment l'objet d'une réparation non moins importante : On remplace par des cailloux roulés les remarquables pavés d'échantillon que possédait sa chaussée.
Nous lisons dans un numéro du Progrès, paru il y a trois mois, un projet d'impôt sur les pucies.
Nous ne savons jusqu'à quel point il est permis à un journal qui n'a point les annonces de traiter une aussi importante question d'économie animale.
Nous lisons dans l'Écho de Fourvière :
Le Point-du-Jour, qui n'avait qu'une seule église pour ses besoins spirituels, va s'en construire une sur un emplacement très-convenable, donné par une ex-cocotte de la localité.
Les fonds du monument ont été fournis par une souscription qui, en deux jours, a produit près de 65,005 francs. Une personne, que nous regrettons de ne pas nommer, a offert, à elle seule, 65,000 francs.
A l'heure où nous mettons sous presse, les habitants de la maison qui porte le n° 13 de la rue de Bonald viennent d'être réveillés par une détonation.
Un des voisins, se doutant qu'un coup de feu venait d'être tiré, s'est immédiatement dirigé vers l'endroit d'où le bruit semblait venir.
Un spectacle affreux s'est offert à sa vue.
Un jeune homme, bien connu des commerces du quartier sous le nom de Benoît, et dont les manières affables, douces et prévenantes avaient séduit tout le monde, était étendu sans vie sur plusieurs carreaux ; sa cervelle était accrochée à l'espagnole de la croisée.
On ne conserve que peu d'espoir de le sauver.
On ignore les motifs qui ont pu déterminer ce jeune homme à ce mouvement de vivacité.
On l'a toujours muni de plusieurs sacrements.
Nous remarquons dans le dernier numéro du Progrès une soi-disant correspondance d'un curé à sa bonne.
Cette lettre touche à des questions d'intérêt religieux trop puissantes pour que l'autorité ne s'assure pas sérieusement de l'authenticité de cette missive.
Nous signalons le délit à qui de droit.
La compagnie du chemin de fer nous informe qu'un accident sans conséquence vient de se produire sur la ligne de Sai t-Just.
Par suite de l'erreur d'un aiguilleur, deux trains express se sont effleurés.
Les convois, après avoir été enfilés de part en part, ont continué leur route sans encombre.
On n'a eu aucun accident à déplorer.
Hier, un homme qui sa démarche titubante on supposait être dans un état voisin de l'ivresse, a salué publiquement, dans la rue Impériale, un rédacteur du Progrès.
La voirie, dont la sollicitude pour tant nous est connue, devrait prendre des mesures rigoureuses pour qu'à l'avenir pareil scandale ne salisse plus l'asphalte de notre pieuse cité.
C'était une belle lame couronnée d'un manche blanc.
Il passa successivement d'une jardièrerie de laitier à la ceinture d'un chef de cuisine, jusqu'au jour où il fut trouvé sur les marches d'une église enveloppé dans le paucier.
Voilà le panier qui revient.
Revenons au panier.
Ce panier fit longtemps partie du mobilier de la belle Julie et faisait le plus bel ornement de sa chambre à coucher ; il perdit peu à peu, avec le temps, l'élégance de ses formes premières et la faveur de sa maîtresse qui,

Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.

Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.
Le Courrier de Lyon.